

Calendar Girls

*L'humour britannique a encore de beaux jours devant lui. Se moquer des autres est à la portée du premier venu, surtout lorsqu'on ne les connaît pas. C'est le fonds de commerce des blagues racistes et, hélas, de nombreuses comédies sans sel. Il faut beaucoup plus de talent pour rire de soi-même. Dans ce registre, **Calendar Girls** de Nigel Cole fait mouche.*

Que se passe-t-il quand les dames de la women institution d'une petite ville du Yorkshire se mettent en tête de proposer un nouveau calendrier? Cette fois, ce ne seront ni des ponts pittoresques, ni des églises anciennes, mais elles-mêmes, dans le plus simple appareil!

D'abord, il s'agit d'une radiographie de la société anglaise, puritaine et hypocrite. Un aspect que nous autres Suisses comprenons fort bien, au pays de Zwingli et de Calvin. Entre ce qui peut se dire, se dit, peut se faire et se fait, les contorsions gestuelles et verbales pour sauvegarder la morale sont plus hilarantes que les gags les plus déjantés. En réalité, nos dames d'âge mûr rêvent de se montrer à poil, mais affectent une résistance que seule une bonne cause permettra de vaincre. On posera nue, mais pour payer le nouveau divan de la salle d'attente de l'hôpital local.

Second aspect tout aussi réussi de **Calendar Girls**: l'analyse des relations entre ces braves bourgeoises. Tour à tour amies et adversaires, complices et rivales, des rapports de pouvoir sur fond de confidences se profilent bientôt. La lutte pour le leadership occulte bientôt l'objectif premier de l'entreprise.

Troisième volet de la satire: le monde des médias. Pour vendre, il faut se faire connaître, et pour se faire connaître, il faut mettre la presse dans le coup. Quand on connaît les méthodes des *tabloids* de la prude Albion, le dérapage est garanti. Les secrets de la vie privée des unes et des autres font les choux gras de cette presse nauséabonde.

Le succès, même mal acquis, appelant le succès, on finit par arriver au cœur de l'enfer de la communication: Hollywood! Les Américains restent ce qui se fait de mieux dans tous les domaines, surtout le pire.

Au-delà de cet épisode où le rire commence à jaunir, on commence à percevoir des interrogations plus graves. Quel est le prix à payer pour le succès médiatique? Abandonner son mari s'il n'est pas encore parti de lui-même? Laisser ses enfants patauger dans leurs problèmes d'adolescence pendant que les flashes de la gloire crépitent? Tant qu'à faire, si seul le premier pas coûte et que les suivants rapportent gros, pourquoi ne pas se déculotter pour une marque de lessive?

Sur le plan formel, Nigel Cole réussit un pari extraordinaire: quand bien même il déshabille ses comédiennes, son regard reste d'une pudeur absolue. De plus, il nous entraîne dans une réflexion essentielle sur le temps qui passe. L'outrage des ans sur le corps humain ne serait-il pas le fruit d'un regard faux porté sur nous-mêmes? La beauté passe, certes, le désir se refroidit, mais l'amour reste. C'est ce que le regard du réalisateur à travers sa caméra légère nous enseigne.

Michael POOL
Educatriceur 2/2994